

Machine à traduire

Anne-Marie Loffler-Laurian

La traduction automatique

Presses Universitaires du Septentrion, Lille, 1996.

La « machine à traduire » est-elle l'Arlésienne de la linguistique ? Le livre d'Anne-Marie Laurian fait le point sur la question : oui, la traduction automatique existe, la « machine à traduire » est utilisée par de nombreuses organisations, mais elle reste imparfaite et nécessite inévitablement l'étai de ce qu'on appelle pudiquement la « post-édition », c'est-à-dire l'intervention d'un ou de plusieurs correcteurs humains chargés de redresser ses erreurs et de combler ses lacunes. Cela dit, elle rend néanmoins des services incontestables, notamment grâce à sa rapidité et à sa capacité productive. C'est ce que montre la première partie de l'ouvrage, consacrée aux systèmes de traduction automatique et, plus particulièrement, à Systran, dont l'auteur retrace l'histoire et esquisse l'évaluation. Mais ce sont les deux autres parties, consacrées respectivement aux « questions linguistiques » et à « l'épistémologie de la traduction automatique » qui retiendront surtout l'attention du traducteur.

L'auteur pense, en effet, que les nécessités de la traduction automatique sont susceptibles d'inaugurer une « nouvelle stylistique », tenant compte de la notion d'adaptation du style à la fonction du texte, car le « style » des documents qui sortent de la machine n'a rien à voir avec celui des textes littéraires, par exemple ; il est déterminé par l'usage (information, consultation rapide) qui en est fait. Deux post-éditions, une « rapide » et une « conventionnelle » sont pratiquées, la première se contentant de corriger les erreurs grossières et de rendre le texte (à peu près) lisible, la seconde, destinée à une plus large diffusion, étant soucieuse d'une certaine élégance de l'expression. C'est ici, évidemment, que se pose le problème essentiel de la norme, de l'usage et, d'une façon générale, de l'acceptabilité linguistique. L'auteur montre avec pertinence que les

interventions des post-éditeurs « conventionnels » ne sont pas toujours justifiées, que ceux-ci ont souvent tendance à ériger leur idiolecte en norme absolue. La primauté de la communication informative sur tout autre point de vue, et notamment sur le point de vue esthétique, est en parfait accord avec le regard fonctionnaliste sur la langue, tel qu'il est développé notamment dans *Le français sans fard* d'André Martinet. Quant aux erreurs manifestes de la machine, la réflexion sur la nature du langage en profite certainement : les efforts en vue de leur élimination attirent l'attention sur des aspects jusque-là insuffisamment décrits dans les grammaires, comme le comportement des chiffres et des nombres dans les textes, la nature de l'homographie grammaticale ou l'impact de la ponctuation sur la signification.

On peut penser que le problème linguistique posé par la « post-édition » s'énonce à peu près en ces termes : à supposer (ce qui est loin d'être le cas) que la machine maîtrise parfaitement la grammaire et le vocabulaire des langues avec lesquelles elle travaille, que lui faut-il de plus pour produire des textes acceptables ? Autrement dit : est-il possible de structurer (c'est-à-dire d'automatiser) le vaste domaine qui s'étend au-delà du vocabulaire et de la grammaire ? Les recherches portent surtout sur ce que Pottier appelle les « lexies » et les fonctionnalistes la « syntagmatique », mais il existe dans chaque langue des tendances (comme ce que l'auteur appelle la « grandiloquence » du français, sa préférence pour l'emploi de substantifs ayant une grande extension sémantique, et que certains auteurs de stylistique comparée ont désigné comme étant son goût pour l'expression abstraite) dont la post-édition et, quelquefois, même la traduction automatique doivent tenir compte. La traduction automatique a également partie liée avec la linguistique du texte : la traduction doit être attentive au contexte « étroit » (environnement du mot dans la phrase) et au contexte « large » (nature du texte) ; une typologie des textes basée sur des critères formels rendrait les plus grands services à la traduction automatique. Inversement, en soulevant des problèmes liés au macro- et au micro-contexte, la traduction automatique peut contribuer aux progrès de la linguistique du texte. Bref, même si elle n'aboutit pas à la construction d'une machine entièrement fiable, la recherche sur la traduction automatique est de nature à faire avancer la recherche linguistique tout court. En ce qui concerne la traduction littéraire, il est bien évident, et Anne-Marie Laurian le souligne à plusieurs reprises, qu'aucune machine ne saura venir à bout des particularités et des difficultés qu'elle présente.

Georges Kassaï